

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance: Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 40.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 2 OCTOBRE 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou: "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires: "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

La politique fédérale, par A. Gélinas.—La coalition, par L.-O. David.—Madame Leprohon, par J. D.—La récolte, par A. Gélinas.—Ca et là, par L.-O. D.—A Chiselmurst.—Nos gravures.—Une histoire à propos de duel, par Gaston-P. Labat.—Un bonze charmeur dans le Siam, par Raoul Postel.—Bibliographie.—Conseils utiles.—Variétés.—La muette qui parle, par F. du Boisgobey (suite).—Une page d'histoire.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Les échecs.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES: Madame Leprohon: Le Major Cavagnari; Le navire de guerre *Tourmaline*; M. Ferdinand de Lesseps; Montagnards afghans; Montréal: Exposition de la Société d'Horticulture.

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

LA POLITIQUE FÉDÉRALE

Sir John Macdonald et sir A. T. Galt sont arrivés d'Europe la semaine dernière. Le retour du premier ministre était attendu avec impatience et curiosité. On sait de quelle mission importante sir John s'était chargé. Le public était naturellement anxieux de le revoir et de connaître le résultat de son voyage. Sans doute, on ne pouvait s'attendre à des révélations au débotté. Ce n'était ni le temps ni le lieu, et rien d'officiel ne sera connu avant la réunion des Chambres. Mais on espérait toujours savoir quelque chose, attraper quelques bribes, saisir quelques indices qui pussent servir à baser des conjectures.

Un incident remarquable, qui s'est produit tout récemment et qui a coïncidé avec le départ de sir John, a considérablement aidé la curiosité publique dans ses recherches. Presque au même temps où le premier ministre s'embarquait pour l'Amérique, lord Beaconsfield prononçait, à Shaftesbury, devant un auditoire composé en grande partie d'ouvriers, un discours où il a parlé du Canada en termes extrêmement favorables, exaltant nos ressources, montrant les avantages de toutes sortes que présente notre pays et conseillant aux émigrants que la nécessité force à laisser l'Angleterre pour s'établir au loin, de le choisir de préférence à tout autre endroit. Le premier ministre anglais n'a pas coutume de s'occuper de nous de cette façon, et l'on a tout de suite compris que ses dispositions nouvelles à notre égard sont le fruit des représentations de sir John. Nous sommes en droit de conclure de ce fait que l'impression produite par notre premier ministre sur les autorités de l'empire est excellente. Il s'agissait de bien faire connaître notre pays aux ministres anglais. Du moment où ceux-ci sont convaincus des avantages que nous offrons et des bénéfices que la métropole peut tirer de nous, de nos vastes territoires, si fertiles, si riches, la cause est gagnée, et l'Angleterre ne doit plus hésiter à prendre nos intérêts et à contribuer à notre développement. Lord Beaconsfield expose à ses gouvernés que le Canada peut devenir le grenier de l'Angleterre, que notre Nord-Ouest inhabité peut loger et nourrir une population quatre fois plus forte que celle des îles britanniques. Dans ces conditions, la colonisation de nos immenses prairies et la construction du chemin du Pacifique canadien sont une œuvre à laquelle la métropole a raison de s'intéresser et qu'elle doit aider de ses capitaux. C'est là que sir John voulait en venir.

Et il ne s'est pas contenté de s'aboucher avec les gouvernants, il s'est mis de plus en relation avec un grand nombre d'hommes influents et d'associations importantes, afin de répandre ses idées et de les vulgariser. Plusieurs délégués sont venus en sa compagnie, dans le but de visiter notre pays et de le connaître par eux-mêmes. C'est encore un fait significatif.

Maintenant, si l'on prétend juger du résultat de la politique de sir John par l'apparence de sa physionomie et par les quelques mots voilés qui ont pu lui échapper, on a lieu de croire qu'il a réussi. Ce résultat, dût-il se borner d'ailleurs au

changement heureux survenu dans les dispositions du gouvernement impérial, sans autre effet pratique pour le moment, qu'on aurait encore grandement raison de s'en féliciter.

A. GÉLINAS.

LA COALITION

Nous croyons devoir dire que les journaux qui ont publié des extraits de notre article sur la coalition, n'ont pas fait connaître toute notre pensée. Nous tenons à rappeler les conditions auxquelles nous avons dit qu'une coalition pourrait être faite ou acceptée par les libéraux; la principale de ces conditions étant que le Conseil législatif abandonnât la position extraordinaire et dangereuse qu'il a prise en refusant les subsides dans le but de forcer le lieutenant-gouverneur à renvoyer un ministère supporté par la Chambre.

Les libéraux ne peuvent consentir à aucune coalition qui aurait pour effet de faire croire qu'ils renoncent aux principes compromis par la démission de l'hon. M. Letellier et le refus des subsides par le Conseil législatif.

Les conservateurs ne voudront pas non plus, eux, reconnaître en aucune manière la sagesse et l'opportunité de la position prise par le parti libéral relativement à la démission du ministère de Boucherville. Voilà pourquoi nous avons dit que les deux partis seraient obligés de faire des réserves considérables et de déclarer solennellement qu'ils ne se coalisent que pour accomplir l'objet patriotique et spécial que nous avons indiqué la semaine dernière.

Entre démontrer qu'une coalition est nécessaire et prouver qu'elle est réalisable, il y a une grande différence.

L.-O. DAVID.

MADAME LEPROHON

Si, à force de voir la mort frapper autour de nous, nous pouvions nous accoutumer aux rigueurs de l'impitoyable moissonneuse, cependant, quelques-uns de ses coups auraient toujours le privilège de nous émouvoir douloureusement. Ainsi, nous ne pourrions jamais, sans une profonde tristesse, voir une belle et heureuse existence se flétrir avant le temps, et les plus rares qualités de l'esprit et du cœur devenir soudain la proie du tombeau. C'est une de ces émotions exceptionnelles que nous avons éprouvée en apprenant la mort de madame Leprohon, l'auteur populaire du *Manoir de Villerai* et d'*Antoinette de Mirecourt*. Madame Leprohon était dans la force de l'âge. A la voir, il y a quelques semaines, pleine de vie, gaie et souriante, nous étions loin de prévoir que nous aurions aujourd'hui à déplorer sa perte. Elle a succombé à une maladie du cœur, le 20 septembre dernier.

Mademoiselle Rosanna-Eleanor Mullins naquit à Montréal en 1832. Elle reçut son éducation au couvent de Villa-Maria, où l'on garde encore d'elle le meilleur souvenir. Ses talents et ses dispositions littéraires se manifestèrent avec une précocité des plus remarquables. Elle avait quatorze ans à peine quand elle écrivit ses premiers essais en vers et en prose. Elle

fut un des principaux collaborateurs à la *Literary Garland*, revue que publiait alors à Montréal M. John Lovell. Ses poésies et ses nouvelles, signées des initiales R. E. M., obtinrent bientôt la faveur du public. Le *Victoria Magazine* de Belleville, applaudissant à ses débuts, saluait en elle un des êtres privilégiés qui, dès le berceau, portent l'empreinte du génie. On lui prédisait une brillante renommée.

Mariée en 1851 au Dr J.-L. Leprohon, descendant d'une de nos meilleures familles canadiennes, elle continua ses travaux littéraires. Plus tard, la *Literary Garland* ayant cessé de paraître, Mde Leprohon collabora aux différentes revues anglaises qui ont successivement été publiées en Canada, entre autres, au *Canadian Illustrated News*.

Plusieurs de ses romans, *Idu Beresford*, *The Manor House of de Villerai*, *Antoinette de Mirecourt* et *Armand Durand*, furent traduits en français, et lui gagnèrent de nouvelles sympathies. Parmi ses autres ouvrages, nous devons mentionner *Florence Fitz Harding*, *Eva Huntingdon*, *Clarence Fitz Clarence* et *Eveleen O'Donnell*. La scène du *Manoir de Villerai*, d'*Antoinette de Mirecourt* et d'*Armand Durand* se passe au Canada. Le premier de ces romans se rapporte aux événements qui amenèrent la cession du pays à l'Angleterre. L'auteur s'est plu à décrire les mœurs et les vertus patriarcales de nos anciennes familles canadiennes-françaises. *Antoinette de Mirecourt* nous montre la juste punition d'un mariage secret fait malgré la volonté des parents et les lois de l'Eglise. *Armand Durand* est l'histoire d'un jeune homme de naissance obscure, mais d'une intelligence élevée, qui lutte courageusement contre la mauvaise fortune, et voit enfin le succès et le bonheur récompenser ses efforts et son dévouement. Nous trouvons dans la *Revue Canadienne* l'appréciation suivante, faite au sujet d'*Antoinette de Mirecourt*:

Le talent de madame Leprohon puise de préférence le sujet de ses travaux dans les scènes de la vie élégante, dans les mœurs du grand monde, dans les accidents et les aventures des gens heureux, considérés tantôt au foyer domestique, tantôt dans les relations, le commerce et les plaisirs de l'extérieur et de la société.

... Dotée d'une grande connaissance du cœur humain, elle sait puiser dans la vie domestique des tableaux attrayants, pleins de bon goût et de délicatesse, qu'elle dramatise avec une puissance remarquable... Le mérite du livre de madame Leprohon, comme celui de bien des œuvres de ce genre, n'est donc pas dans la complication de l'intrigue et dans les difficultés de la solution; son principal mérite réside surtout dans le travail des détails, dans les épisodes qui reposent l'attention du lecteur, dans la conception des caractères, dans la peinture des personnages, dans la délicatesse des pensées, dans la douceur des sentiments, dans la beauté du style, dans l'harmonie des rôles et dans la morale toujours religieusement respectée.

Les œuvres poétiques de madame Leprohon sont disséminées dans les journaux et les revues. On en trouve quelques-unes dans les recueils de Dewar et de Borthwick. Nous mentionnerons entre autres une traduction en anglais de la cantate composée par M. Sempé à l'occasion de la visite du prince de Galles au Canada, en 1860. Le Rév. Dr Dewar dit que sa poésie se distingue par la simplicité et la grâce du style, un amour profond de la famille et de l'humanité, et un sentiment moral très-élevé.

Cette élévation de pensées et cette no-